

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficiência visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

UNE CITÉ  
SI TRANQUILLE

Du même auteur chez À vue d'œil,  
éditions en grands caractères :

*Trois femmes en noir*

*Petite Korrig*

*Les Chemins creux de Saint-Fiacre*

*La Légende du pilhaouer*

*Les Bâtards du diable*

*Les Brumes de décembre*

*Les Chaos de Bréhat*

*Le Sourire du lièvre*

DANIEL CARIO

# UNE CITÉ SI TRANQUILLE

*Roman*



Les événements relatés dans ce récit  
sont le fruit de l'imagination de l'auteur.  
Toute ressemblance avec des personnes  
ayant réellement existé ne serait que pure  
coïncidence.

© Les Presses de la Cité, 2022.

© À vue d'œil, 2022,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0585-1

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

# 1

*Vendredi 18 février 1994*

Ludovic Vincent jeta un coup d'œil sur sa montre. Le soleil l'empêchait de distinguer la position des aiguilles. Il baissa le bras afin de placer le cadran dans l'ombre de l'habitacle. Seize heures trente et il était encore loin du collège. Sûr qu'il serait en retard. Tant pis, Patricia attendrait.

Treize ans, Patricia était en 5<sup>e</sup> au collège Notre-Dame à Saint-Avé, un établissement privé, mais pour le public il aurait fallu s'inscrire à Vannes et les transports scolaires, elle ne voulait pas en entendre parler. Elle aurait pu être une bonne élève. Du moins en possédait-elle les capacités. La volonté aussi, à condition que ça l'intéresse, or depuis la séparation des parents, l'école, ce n'était pas son truc. Pas faute de la sermonner, mais les grands discours du père ou de la mère ne parvenaient qu'à

la conforter dans son caractère rebelle. La laisser libre de ses choix n'avait mené à rien non plus, sinon à l'ancrer dans l'émancipation qu'elle revendiquait depuis que deux olives bosselaient son tee-shirt et que trois poils lui frisottaient au bas du ventre. Une ado dans toute sa splendeur, une future pimbêche, comme sa mère.

Ludovic s'engagea dans l'agglomération de Saint-Avé. La voiture devant traînassait. Une petite vieille qui sortait de chez le coiffeur, vu la chevelure blanche aux reflets bleutés. Il klaxonna. La conductrice sursauta. Son regard affolé se porta sur le rétroviseur. Ludovic lui fit signe d'avancer, il était pressé. La voiture effectua un soubresaut, le moteur avait calé. Ludovic pianotait sur le volant afin de calmer ses nerfs.

Nouveau coup d'œil sur sa montre, seize heures quarante-cinq. Patricia avait fini ses cours depuis un quart d'heure. Elle allait encore râler, interpréter le numéro de la

pauvrette incomprise et délaissée par ses parents.

Vendredi, veille des vacances d'hiver. Il avait la garde de la petite peste la première semaine. Il l'aimait bien, Pat, malgré son fichu caractère, mais ça tombait mal. La voiture de la vieille repartit enfin dans un vrombissement et en lâchant un pet de fumée noirâtre. Heureusement, elle bifurqua dans la rue suivante.

Le collège Notre-Dame se trouvait après le croisement, rue Baudelaire, l'auteur des *Fleurs du mal*, une localisation difficile à assumer pour une boîte confessionnelle. Les élèves s'éparpillaient sur les trottoirs et gazouillaient comme des piafs libérés de leur cage. Se méfier, ralentir, ils étaient capables de traverser à tout instant, ou de débouler sur la chaussée, bousculés par le petit con de service qui passe son temps à emmerder les copains. Les grands devisaient devant l'entrée. Ludovic tenta de repérer sa gamine parmi eux. C'était assez son genre

de fricoter avec les plus âgés. Aucune trace de la queue de cheval châtain clair quand il passa à leur hauteur. Les places de stationnement étaient occupées tout le long de la rue. Ludovic se gara à cheval sur le trottoir. Tant pis si le policier municipal chargé de surveiller la sortie venait lui chercher des noises.

« Je prends ma fille, et je m'en vais. J'en ai pour cinq minutes... » avec des grands gestes désolés. Puis en aparté : « Va te faire foutre. »

Ludovic Vincent n'était pas contestataire dans l'âme, mais quand même... Aujourd'hui, c'était une fliquette qui officiait. Plantureuse sous son uniforme dont le pantalon lui mouillait une croupe de jument. Ce n'était pas la première fois qu'elle était là, l'air toujours un peu paumée. Sympa au demeurant, pas une chieuse en tout cas, comme son collègue qui, lui, jouait au vrai flic. Elle avait vu la manœuvre, feignit de l'ignorer.

Ludovic regarda dans son rétro. Patri-

cia avait dû le voir, mais elle était du genre à le laisser poireauter, juste histoire de lui faire regretter leur dernière prise de bec. Du gras du pouce, il s'essuya la joue où perlaient quelques gouttes de sang, une estafilade en se rasant le matin, qui se remettait à sanguinoler à chaque fois qu'il la grattait machinalement. Trop pressé, trop nerveux, sans véritable raison, mais avec l'intuition qu'au-dessus de sa tête s'amoncelaient des tonnes d'emmerdes. Des prémonitions assez vachardes pour se réaliser, des idées noires insidieuses, aussi cramponnées que du lierre sur un mur de vieilles pierres. Pas à cause de la rencontre des derniers jours, en tout cas. Elle était plutôt sympa, Laetitia...

Des cris à hauteur de la portière arrière. Pat, pas trop tôt. Il pivota sur son siège afin de débloquer la portière, puisque mademoiselle détestait s'asseoir auprès de son père quand les copains patrouillaient dans le secteur. Fausse alerte, deux gamines s'éloi-

gnaient en se chamaillant et en se bousculant à coups de sac à dos.

Ludovic patienta encore deux ou trois minutes, puis il se résolut à aller aux nouvelles. Un surveillant montait le guet devant l'entrée, jean trop large et délavé, un blouson râpé, le nouveau style du jeunisme afin de ressembler aux élèves, la meilleure façon de se faire entuber par les roublards de service.

– Patricia Vincent ? Celle qui est en 5<sup>e</sup> ?

– Pourquoi, il y en a d'autres ?

– Pas que je sache. C'était juste pour vérifier si j'avais bien entendu. C'est pour quoi ?

– J'étais censé la récupérer à la fin des cours. Elle est peut-être rentrée dans le collège pour m'attendre.

– Pas que je sache, répéta le jeune homme. Une fois que les élèves sont sortis, on évite de les laisser retourner dans l'établissement, sauf s'ils ont oublié quelque chose. Et encore...

L'arrogance désinvolte du pion commençait à lui taper sur le système.

– Elle est peut-être partie avec des copines ?

– Pas que...

– Pas que je sache, oui, le coupa Ludovic. En fait, vous ne savez rien.

– Une fois que les élèves sont sortis, ils ne sont plus sous notre responsabilité.

– Qu'est-ce que vous fichez là, alors ?

Il cilla. Perplexe, son visage se figea le temps de trouver une réponse.

– C'est bien de marquer la présence d'un adulte. Ça leur évite de faire des bêtises dans le secteur avant de rentrer chez eux.

Ludovic préféra couper court avant de se montrer désobligeant. Il regagna son véhicule.

Décidément, Pat prenait un malin plaisir à le faire tourner en bourrique. Le mercredi précédent donc, après le dîner, voilà qu'elle entreprend d'aller se balader en ville avec

une bande de copains alors qu'il était vingt-deux heures. Il les connaissait, les copains de sa fille, triés sur le volet, rien que du gratiné. Hors de question !

« Juste faire un tour, une demi-heure et je rentre, c'est promis, *papa*, avec le petit air charmeur qu'elle extirpait de sa panoplie après avoir épuisé toutes ses autres armes.

– Ni une demi-heure, ni même cinq minutes. Demain, tu commences de bonne heure. File te coucher. »

Le père avait appris à ses dépens qu'il valait mieux user d'emblée d'autorité pour ne pas se faire rouler dans la farine. Avant de monter dans sa chambre, elle avait marmonné une amabilité qu'il avait préféré ne pas entendre. Le lendemain matin, mutisme total pendant tout le petit déjeuner, le mur de Berlin avant d'être démoli. Lui, s'était bien gardé de s'abaisser à effectuer les premiers pas. Une gorgée de son bol de chocolat, le croissant fourré dans sa poche, elle

avait pris son sac à dos dans le vestibule et avait filé.

« Tu ne veux pas que je te conduise ? » avait-il proposé au dernier moment.

Pas de réponse, sinon la porte claquée violemment. À pied, elle en avait pour une grosse demi-heure, à condition de marcher d'un bon pas. Un peu d'exercice et un bol d'air lui feraient du bien avant de reprendre les cours. Si elle arrivait en retard, elle avait l'excuse toute prête des enfants de divorcés. « J'étais chez mon père, il a picolé hier soir, ce matin il s'est pas réveillé. »

Ludovic Vincent commençait à s'impatienter pour de bon. La veille, le jeudi soir, il était tombé des nues que Patricia prenne l'initiative de l'appeler. Il s'attendait à ce qu'elle déploie sa stratégie habituelle. Au plus fort du conflit, elle avait le chic pour retourner la situation à son avantage. Mutisme absolu, c'est lui qui s'abaissait à une tentative de réconciliation dont elle

jubilait en son for intérieur. Pas question par la suite de faire amende honorable, sauf si elle avait besoin d'une rallonge d'argent de poche. Ce n'était pas le cas. Vu la vivacité de la dernière escarmouche, l'occasion était trop belle de jouer les mijaurées.

« C'était juste pour te prévenir que finalement, ce week-end, je préfère rester chez maman, t'es trop con quand tu t'y mets. »

Il avait ri, la branleuse dans sa grande dimension. Des propos à l'emporte-pièce, sans réfléchir, pour le simple plaisir de la provoc, dont elle usait et abusait. À force, personne ne faisait plus attention.

Ça suffit, nénette, s'était-il dit cette fois-ci. Ras-le-bol. Tu repasseras avec tes caprices de pisseuse à deux balles.

« Fais comme tu veux, t'es pas obligée... » s'était-il contenté de répondre froidement.

Puis silence, histoire de voir sa réaction, elle n'avait pas raccroché cependant.

« Quand ta mère en aura marre de toi, t'auras qu'à me prévenir, avait-il ironisé en